

Chapitre premier

Je sais que

Une forêt. Une belle et majestueuse forêt. Qu'importe où le regard se pose, il se façonnera, aux promesses d'un visage sans voix, une éternité, aux contours imparfaits. Une beauté fractale mais fragile, qui se consume doucement pour mieux s'élever.

Il y avait là, dans la lumière rasante du crépuscule, un village. Il était composé de huttes en bois, tapissées de feuilles mortes balayées au gré du vent.

Un endroit silencieux, paisible. Trop paisible. Seuls les cris et le rire des enfants transperçaient parfois cette quiétude presque malade.

Sur un vieux morceau de bois, à l'entrée, était gravé son nom... Automne.

Au nombre d'une centaine d'habitants, les citoyens d'Automne étaient pour la plupart des gens sans histoire, mais dont le cœur était meurtri par la maladie du douanier, Olympe.

Olympe était l'aîné de la cinquième lignée du village. Il résidait dans la hutte centrale, tout comme ses ancêtres

qui avaient fait émerger Automne du sol, il y avait fort longtemps.

C'était l'homme le plus apprécié d'Automne, un chasseur de légende dans sa jeunesse...

On raconte qu'il y avait des années, une jeune femme que personne n'avait jamais vue avait pénétré dans l'enceinte du village. Arrivée sur la place du marché, elle avait attiré l'attention des villageois car elle portait sur le visage un long voile noir, couvrant un visage bardé de cicatrices. Le marché attirait tout le monde, y compris les enfants qui jouaient çà et là.

La jeune femme avait enlevé son voile, et s'était mise à hurler tellement fort que la moitié des villageois en perdirent l'audition à jamais, le tympan percé.

Elle en profita pour kidnapper trois enfants, les prenant de force par la main pour les emmener dans sa lugubre cabane au milieu du marais.

Olympe était alors un des plus jeunes adolescents de la ville, mais n'écoutant que son courage, il la suivit jusque chez elle, armé de son arc. Il lui suffit d'une seule flèche pour lui trancher la gorge et sauver les enfants d'une mort que l'on imagine atroce... Depuis ce jour, Olympe était un véritable héros à Automne. Les histoires des villageois à son sujet étaient légion, le soir au coin du feu. Son aura n'avait cessé de grandir au fil de ses nombreux exploits. Les années n'avaient cessé de faire grandir la légende.

Puis le temps avait passé...

Olympe était très âgé, et n'était maintenant que l'ombre de lui-même...

Si beau et habile dans sa jeunesse, Olympe avait perdu l'usage de ses jambes depuis quelques années. Il était atteint d'une maladie inconnue et ne parlait plus ni ne se réveillait depuis des mois. Il était plongé, perché du haut de sa hutte, dans le silence et la solitude d'un sommeil profond au fond d'un lit.

Olympe n'avait plus aucune famille, à l'exception d'un jeune homme qu'il avait élevé et qu'il considérait comme son propre fils : son petit-fils Sept.

Sept avait toujours eu ce sentiment que, quelque part, un écrivain muni d'une belle plume couchait les lettres de son histoire, jour après jour, sur une feuille de papier. Le destin de chacun était une évidence, déguisée en ce qu'il aimait appeler des « signes ». Une nature optimiste, un grand cœur.

Mais lorsque Olympe tomba gravement malade, son cœur fut brisé. Il ne le supporta pas et il quitta la hutte familiale pour s'installer seul dans une cabane, dans la bordure proche du village.

Malgré un charisme certain qui le destinait à devenir maire d'Automne un jour, il était dévasté, rongé par le passé, et passait ses journées à dormir, redoutant à chaque instant qu'un villageois ne frappe à sa porte pour lui apporter une mauvaise nouvelle.

L'amour et l'admiration de Sept pour Olympe étaient sans limite et probablement trop puissants pour qu'il pût se résigner à accepter la maladie.

Mais un jour, le destin le réveilla...

Il était bien trop tôt lorsque Elisa frappa à sa porte. Il n'était pas prêt. Pas prêt pour décoller de ce lit, pas prêt pour vivre tout court. Tout ce qu'il voulait, lui, c'était avoir la paix. Le silence. À quoi bon vivre lorsque la vie elle-même a cessé de croire en vous ? En se regardant plus près dans le miroir, il avait beau avoir la vingtaine, il se trouvait laid et sans importance. Une page s'était sûrement écrite sans lui.

Elle tambourinait à la porte, il devait faire quelque chose...

— Sept, ouvre... J'ai des nouvelles d'Olympe...

Son estomac était noué mais il l'aimait. Olympe ne méritait pas cela. Alors il se leva, et il affronta la réalité comme un homme et tourna la poignée...

— Sept... Dans quel état es-tu... Je sais que tu ne veux pas en parler, mais tu dois faire quelque chose...

— Quoi ?

— Tu es sa seule famille... Son état est critique ! Lydia et moi pensons qu'il est en train de vivre ses derniers instants...

Il voulut fermer la porte, mais elle glissa de force son pied pour l'en empêcher.

— Ne garde pas ta colère pour toi ! Nous sommes tous affectés, tu sais qu'il était un père pour nous... Par pitié va le voir.

Il finit par fermer cette maudite porte, qui était le dernier rempart contre les autres, et ce depuis quelques mois. Il ne comptait plus les mois passés dans cet endroit à l'écart de tout. Peut-être avait-il perdu la raison ? Il s'assit par terre un moment. Un morceau de miroir brisé était posé là, juste à côté de lui, parmi d'autres vestiges de colères nocturnes. Il se munit de ce fragment tranchant et observa son visage dans le reflet.

En changeant légèrement son angle, il observa que la pendule de l'horloge derrière lui s'était arrêtée. En réalité, il ne se souvenait même plus de son existence. C'était une très belle horloge ancienne, finement sculptée dans un bois clair, et dont les deux moitiés presque symétriques représentaient un homme et une femme en train de danser la valse. Sept était devenu l'étranger de son être, oubliant la beauté du temps qui s'écoule. Mais la voix d'Elisa résonnait en lui comme un refrain lancinant. Sans doute était-il temps de sortir de cet endroit et de vivre enfin.

Alors il enfila les vêtements qu'il avait sous la main et posa le pied dehors.

Une forêt. Une belle et majestueuse forêt...

Il faisait humide ce jour-là, un peu comme tous les jours, en fait... Il venait de pleuvoir. La lumière était particulière, comme si les nuages noirs filtraient la clarté du jour, et illuminaient le reflet du haut des cimes dans les flaques. Il pouvait entendre le vent balayer les gouttes d'eau des feuilles de chêne, signe qu'il n'allait sans doute pas tarder à pleuvoir à nouveau... Il mit un pied devant

l'autre, balayant au passage les quelques branches devant lui pour arriver aux portes du village.

Il avait beau n'avoir fait que quelques pas pour y arriver, il avait la sensation qu'une éternité l'avait séparé de cet endroit. Tous ces souvenirs, ces gens, ces voix... Et le son inimitable des feuilles mortes qui se frôlaient au gré du vent. Comment aurait-il pu oublier Automne...

À peine le pied posé à l'intérieur du village, une voix fluette lui lança :

— Ah enfin te voilà... C'est pas trop tôt !

Oui c'est aussi cela être le petit-fils du douanier d'Automne... Devoir supporter les reproches des plus anciens.

— Moi aussi je suis content de vous voir, Cecilia...
(certainement !)

Sur le chemin, il ne pensait qu'à Olympe et aux mots qu'il allait employer. En rejoignant la hutte familiale, il se revit enfant jouer dans chaque recoin du village et se rappelait qu'il adorait conter aux autres enfants les récits d'Olympe à la nuit tombée... Le grand Olympe.

Certains étaient bien évidemment fabulés, mais la plupart étaient véritables. Il était le symbole même d'Automne. Sans lui, plus rien ne serait comme avant.

Les regards autour de Sept se firent insistants, scrutant le moindre de ses gestes.

Il se dit que sans doute les habitants n'avaient pas compris son isolement, qu'ils lui en voulaient. Ce n'était

sans doute pas digne de l'aîné de la septième lignée des pionniers d'Automne.

La rivière qui coulait au centre du village, la grande place du marché avec ses délicieuses friandises tant convoitées lorsqu'il était enfant, le coin des pêcheurs à côté du moulin... Le moindre recoin du village était une invitation au souvenir.

Arrivé devant la grande hutte, Sept savait qu'il devait affronter ce qu'il redoutait depuis des mois et qu'il avait fui. Le passé l'avait rattrapé, il savait à ce moment précis qu'il devrait faire face à ses propres démons.

Il était mal. Il était coupable. Coupable de ne pas avoir assumé la maladie de celui qui l'avait élevé, coupable d'avoir pris la fuite au moment où il avait eu le plus besoin de lui... Coupable d'avoir été lâche. Ce n'était certainement pas une excuse mais il n'avait pas pu le voir dans cet état, il aurait pu faire n'importe quoi d'autre mais pas ça. Le regarder mourir...

Mais aujourd'hui, la donne devait changer.

Il ouvrit la porte. L'odeur si particulière de son enfance était bien là, il était à la maison. Mais quelque chose était différent. Le feu de la cheminée était éteint, aucune lampe allumée dans la pièce principale. Il n'y avait aucun signe de vie dans la hutte depuis des jours.

Il ouvrit un hublot qui donnait sur la forêt pour faire entrer la lumière avant de monter le grand escalier en bois. Cet escalier grinçait tellement qu'une légende